

Mettre en scène ou ressusciter au théâtre chaque soir

Lorraine Pintal

Number 116 (3), 2005

Mettre en scène aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pintal, L. (2005). Mettre en scène ou ressusciter au théâtre chaque soir. *Jeu*, (116), 96–100.

Mettre en scène ou ressusciter au théâtre chaque soir

« **S**ur l'écran noir de mes nuits blanches/ Moi je me fais du cinéma. » Ainsi chantait Claude Nougaro avec sa voix enfumée de boxeur non converti au temps de ma prime jeunesse. Cette image a toujours fait sens pour moi. Depuis que je fais de la mise en scène, je l'ai interprétée librement par : « Sur la scène écarlate de mes nuits d'insomnie/ Moi je me fais du théâtre pour rompre l'ennui. » Car il a toujours été question, d'aussi loin que je me souviens, d'aborder le théâtre en mettant en scène des rêves éveillés et d'échapper au rude quotidien avec lequel je négocie sans talent ni inspiration. Mais bon ! Il faut bien exister quelque part. Dès mon arrivée à la barre artistique du TNM, il y a de cela douze années, j'ai immédiatement eu le réflexe de placer la saison sous la plume riche de Rainer Maria Rilke : « La vie n'est que le rêve d'un rêve et c'est autre part qu'on est éveillé. » Plus tard, j'ai fait le choix de programmer *La vie est un songe* de Calderón de La Barca en spectacle d'ouverture du TNM fraîchement rénové. Ce titre à lui seul évoque la puissance du rêve qui transfigure le réel. Ensuite, j'ai abordé de plein fouet l'œuvre de Claude Gaultier dont les personnages flottent entre deux réalités ; tantôt mortels, tantôt immortels.

Nous sommes plusieurs à rêver d'immortalité, et l'œuvre d'art, de par sa renaissance et l'héritage qu'elle laisse à ses contemporains, est une voie possible d'accès. C'est principalement ce qui me motive à mettre en scène des œuvres, anciennes ou contemporaines. Les deux types de pièces exigent le même engagement, la même acuité, la même sensibilité au texte, aux corps dans l'espace, aux lumières, aux mondes sonores ; le même déploiement d'énergie collective, le même désir de faire se surpasser les acteurs et les concepteurs et la même envie d'offrir au public le trésor inconnu, la perle rare, l'objet encore à naître.

Sur le texte

Que répondre, donc, à la question : « Le metteur en scène peut-il, doit-il, se sert-il du texte pour signer une œuvre originale ? » Sinon, mais oui ! Mais tout à fait ! Mais bien sûr ! C'est un des rôles qu'il a décidé de partager avec les autres enfants adultes qui,





Dans la jungle des villes de Brecht, mis en scène par Lorraine Pintal (la Rallonge, 1981). Photo : Jean-Guy Thibodeau.

comme lui, savent ce que la notion de terrain de jeu veut dire. Même si les jouets existent, on sait qu'on peut tout faire à partir du moment où on les réinvente, où on se les approprie, où on les métamorphose, où on les travestit. Et l'œuvre devient alors unique, originale, incomparable, même si cette pièce a été jouée depuis des siècles et que des milliers de personnes la connaissent par cœur. Rien ne doit se ressembler ! Surtout pas l'art ! Sinon, on tombe dans l'opération à grand tirage, la production à la chaîne, le produit exporté, exportable, rassurant et confortable. Je vais dire un cliché, mais l'art doit nous mettre en danger. Car plus on sait où on va, moins on a de chances d'être placé en face de ses démons, de ses terreurs solitaires, de ses fantasmes.

Pour moi, la mise en scène est l'expression des forces intérieures qui se greffent à l'objet extérieur pour offrir une explication profondément subjective de l'existence. Lorsque l'expression subjective du monde touche à l'universel, on vient de capter l'âme sous la pierre et on l'expose ensuite, sur scène.

Diriger les comédiens

Quant à savoir si la direction d'acteurs est liée étroitement au processus de la mise en scène, je ne peux que répondre par l'affirmative. Toutefois, ça dépend de la formation reçue. Comme les classes de mise en scène sont plutôt récentes au Québec, il est évident que beaucoup de metteurs en scène ont appris leur métier en jouant sur les planches. Partant de cette prémisse, comment ranger dans les coulisses sa nature d'acteur ou d'actrice lorsqu'on dirige des comédiens ? C'est la base fondamentale de l'expression de l'art théâtral. Jusqu'à preuve du contraire, c'est le comédien qui est le haut-parleur de la production. Le metteur en scène met tout en place pour que la parole, le chant, le langage du corps explosent, mais la mèche qui brûle, c'est le comédien ou la comédienne. On peut l'allumer de différentes manières (distancié, pas distancié ! psychologique, surtout pas psychologique ! stylisé, surtout pas stylisé ! transposé, pas transposé ! avec un 4^e mur, sans 4^e mur ! etc.), mais une fois que les enjeux sont compris, que le texte a été malaxé à répétition, que le metteur en scène a réussi à harmoniser sa vision et celle de tous les créateurs et des comédiens, qu'ils ont pris un engagement de bien travailler, d'être rigoureux dans le plaisir et libres dans la contrainte, la scène devient ce territoire de paroles et d'images d'où surgit la révélation. Et cette révélation peut changer notre vie et celle du spectateur.

Qu'on ne me parle pas de théâtre figé, de direction d'acteurs où ces derniers n'ont pas le droit de se regarder, pas le droit d'être mobiles, pas le droit de vivre leurs émotions et surtout pas de les transmettre. Pas le droit ! Pas le droit ! Pas le droit ! Cette expression devrait être bannie du vocabulaire de la création. Nous avons le devoir de conquérir tous les droits. Sinon, il faut exploser et ressusciter tous les soirs. Lorsque, quelques jours après la première, je revois une représentation d'une production que j'ai mise en scène et que je constate que rien n'a bougé, je me dis que j'ai raté mon coup, que je n'ai pas réussi à transmettre aux comédiens, au régisseur et aux techniciens la nécessité que le théâtre soit vivant, mouvant, organique. C'est la seule manière de le rendre vivace. Sinon, je m'ennuie, et Peter Brook a écrit qu'au théâtre « le diable, c'est l'ennui ». Et Peter Brook, ce n'est pas n'importe qui !

Mes influences

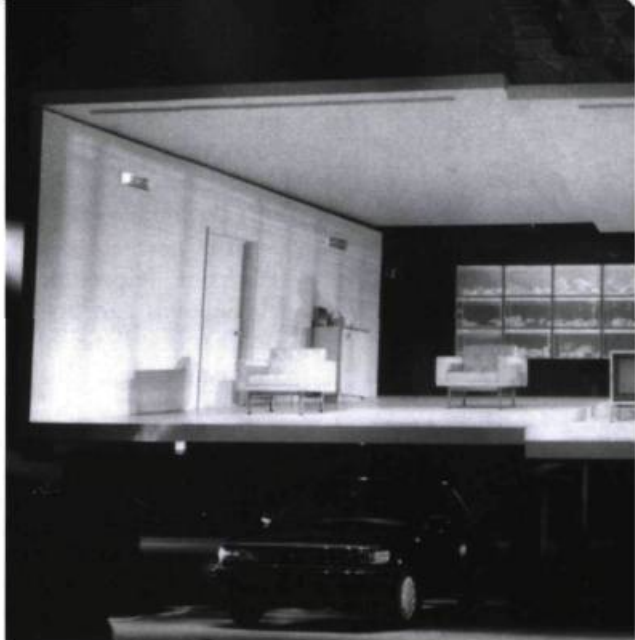
D'ailleurs, voilà un artiste qui m'a fortement influencée. Plus par ses écrits que par ses mises en scène faute d'en avoir vu assez pour adopter un point de vue éclairé. J'aime sa vision de l'art, j'aime ses questionnements plus que ses réponses. Du reste, il répond rarement ; il interroge la vie avec l'humilité de l'homme qui sait que *créer* peut rimer avec *se tromper*, et je l'aime pour cette grande vérité.

Je me sens également proche de Orson Welles pour la beauté brutale qu'il a conférée aux œuvres classiques et pour son génie d'acteur. J'ai lu la biographie d'Élia Kazan au grand complet et j'ai dévoré sa manière rude et tendre à la fois de parler des grands artistes qu'il a dirigés. Il affirme qu'il suffit d'aimer un acteur pour que l'acteur ait envie de tout donner. Et je l'affirme aussi ! Je dois aussi parlé du choc de ma découverte de Cassavetes et de son film *Opening Night* qui se déroule sur scène et en coulisses. Leçon d'un maître incontesté de la mise en scène et de la direction d'acteurs. Et bien sûr, Alfred Hitchcock, magicien de l'image, du découpage, de l'art de raconter une histoire, de céder une partie de son territoire aux acteurs avec largesse et confiance.

J'ai tout lu sur Brecht et ses théories sur l'art. Il m'a toujours inspirée depuis mes premières mises en scène (*Têtes rondes, têtes pointues* et *Dans la jungle des villes* à la Rallonge) jusqu'à *Jeanne Dark* au TNM. Puis, il y a eu ma rencontre inévitable avec l'univers de Claude Gauthier, intraitable sur la nécessité de s'engager dans et pour l'art. Sinon, ce sont des fumisteries d'imbéciles aveuglés « par la gargouille qui vomit hideusement son plomb liquide sur la chair vive de la poésie » (Yvirnig dans *Les oranges sont vertes*, acte I).

Enfin, celui qui m'a fait découvrir l'importance du rituel et du sacré dans l'art de la mise en scène, un maître incontesté et incontestable : André Brassard. J'ai eu l'énorme chance d'être engagée par lui à plusieurs reprises à ma sortie du Conservatoire d'art dramatique en 1972 et de n'avoir été distribuée que dans des rôles secondaires, ce qui me donnait amplement le loisir de l'observer, de l'écouter, de l'épier, de le pister. De plus, comme il était un adepte du taxi et que, de mon côté, je ne pouvais imaginer ma vie sans voiture, je l'ai reconduit maintes et maintes fois chez lui. Quelles leçons de mise en scène j'ai reçues ! L'air de rien, entre un feu vert et un feu rouge, j'ai tout reçu de lui et, fière de mon petit bagage, j'ai participé à la fondation d'une troupe de création, la Rallonge, et c'est là que j'ai commencé à pratiquer mon métier. Quel privilège !

Et maintenant, mes héroïnes ! Car il y en a. Mon métier n'a trop souvent qu'un sexe. Donc, en tant que femme, je suis obligée d'en avoir deux : le premier pour confirmer que je puis signer un spectacle en toute visibilité, le deuxième, pour le créer. Ces



HA ha... ! de Réjean Ducharme, mis en scène par Lorraine Pintal (TNM, 1990). Sur la photo : Robert Lalonde. Photo : Pierre Desjardins.



Jeanne Dark de Brecht, mise en scène par Lorraine Pintal (TNM, 1994). Sur la photo (à l'avant-plan) : Marc Béland, Catherine Sénart et Michel Comeau. Photo : Yves Renaud.

femmes sont nombreuses à m'avoir procuré des moments de grâce où l'art rencontre la vie dans toute sa fragilité et sa force. Ariane Mnouchkine pour ses envolées épiques, son côté baveux, provocant et ses images démesurées. Elizabeth LeCompte du Wooster Group pour sa sexualité débridée, son humour dérisoire et sa cruauté affichée. Michelle Rossignol pour ses poules mouillées audacieuses, décapantes et folles à lier. Pol Pelletier pour ses coups de gueule et ses sorties spectaculaires. Et celles de qui je me sens sœur : Alice Ronfard, Martine Beaulne, Denise Guibault, Paula de Vasconcelos, Lorraine Vaillancourt, Marie Chouinard, Ginette Laurin, pour ne nommer que celles-là.

Interdisciplinarité

J'emprunte volontairement aux autres modes d'expression artistique, tels le cinéma, la danse, l'opéra ou la performance, car je crois sincèrement que le théâtre doit se nourrir des autres disciplines pour se renouveler et subsister. Nous vivons une époque où les frontières n'existent plus. Nous sommes toutes et tous appelés à nous prononcer sur ce qui secoue le monde d'aujourd'hui dans son passé tumultueux et dans sa brûlante actualité. Les arts doivent faire écho à ces bouleversements et s'influencer les uns les autres. Ils le font déjà de toutes manières ; ils n'ont pas attendu notre permission. En cela, l'art est intuitif et instinctif. Nous revenons ainsi aux sources de la tragédie antique, laquelle, si elle avait besoin de rompre avec les traditions pour mieux s'ancrer dans son présent, n'hésitait pas à créer de véritables révolutions culturelles, qui se répercutent encore aujourd'hui sur nos scènes.

Parlant de révolutions, il y en a une que j'ai à peine abordée ici, et c'est celle de l'émancipation de la scénographie sur nos scènes depuis la fin des années 70. Je l'ai écrit plus haut ; le comédien est un moteur essentiel à l'aboutissement d'une démarche





L'Asile de la pureté de Claude
Gauvreau, mis en scène par
Lorraine Pintal (TNM, 2004).
Photo : Pierre Desjardins.

de création, mais la mise en scène est aussi la mise en images des mots (ou de l'absence de mots) qui composent le matériau dramatique. La relation entre le metteur en scène et le concepteur scénique est primordiale, capitale, car c'est ensemble qu'ils érigent les « architectures de l'imaginaire », selon l'expression chère à Yannis Kokkos, scénographe attitré d'Antoine Vitez. La matérialisation du rêve dans un espace scénique procure aux acteurs et au public une expérience sensorielle forte. Cette complémentarité de langages, cette mixité de visions des créateurs contribuent à renforcer la signature d'une production. Ces deux pôles offrent des ancrages solides à l'expression de leur subjectivité créative. Pour ma part, je trouve très précieuse la collaboration constante de la scénographe Danièle Lévesque.

En définitive, quand je signe une production, je choisis de prendre la parole au nom d'une cause, d'une parole, d'une idée. Je jette un pavé dans la mare et je souhaite que les éclaboussures atteignent la cible de l'indifférence, du confort ou, pire, de la dérision. Je tends la main à mes semblables en les invitant à partager avec moi mon incompréhension du monde. Je me prépare à mourir en scène chaque soir pour mieux ressusciter.

Sur l'écran écarlate de mes nuits d'insomnie
Moi je me fais du théâtre pour tromper l'ennui. **j**

Comédienne, metteuse en scène, réalisatrice, parfois auteure, **Lorraine Pintal** est directrice générale et artistique du Théâtre du Nouveau Monde depuis 1992.